assyrien de Ḥatti[1]. C'est aux documents ninivites qu'il faut nous adresser désormais pour avoir la suite de leur histoire.

[1] On trouve déjà leur nom à une date très ancienne, sous Sargon d'Agané, dans les documents cunéiformes, mais sans détails. Voir *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 261; W. Wright, *The Empire of the Hittites*, 2e édit., p. 36-37.

CHAPITRE IV.

GUERRES DES HÉTHÉENS AVEC L'ASSYRIE.

Dans les guerres des Héthéens contre l'Assyrie, Carchamis joue le même rôle que Cadès avait joué dans leurs guerres contre l'Égypte, avec cette différence que Carchamis était une ville autrement importante que Cadès. Celle-ci était placée dans la vallée de l'Oronte comme une sentinelle qui gardait la route de l'Asie, mais celle-là, non moins importante comme position stratégique, avait des avantages beaucoup plus grands comme place de commerce et de négoce.

Le nom de Carchamis, Karkemisch ou Karkamisch, n'avait pas été oublié comme celui de Cadès : on le lit dans les prophètes et dans le livre des Paralipomènes[1]; néanmoins sa véritable situation a été ignorée jusqu'en 1875. La plupart l'identifiaient avec le Circésium de la géographie classique, au confluent du Chaboras et de l'Euphrate[2]. Sir Henry Rawlinson en Angleterre et M. Maspero en France, acceptant l'identification de la version syriaque et de la version arabe des Paralipomènes[3], la plaçaient plus au nord, non loin de l'Euphrate, là où s'était élevée autrefois Mabog[4].

[1] Is., x, 9; Jer., XLVI, 2; II Par., XXV, 20.

[2] Ammien Marcellin, XXIII, 5; Zozime, III, 12; Procope, *Bell. pers.*, II, 5; Bochart, *Phaleg*, IV, 21; Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, t. I, p. 212.

[3] II Par., XXV, 20.

[4] Maspero, *De Carchemis oppidi situ*, 1872. Voir la critique de cet ouvrage dans le *Journal des savants*, octobre 1873; Nöldeke, *Nachrichten* de Gœttingue, 26 janvier 1876.

Toutes ces opinions étaient fausses. Le véritable emplacement de Carchamis a été découvert en 1874-1875, par M. Skene, consul de la Grande-Bretagne à Alep, et vérifié par le savant assyriologue anglais, George Smith, peu avant sa mort.

Sur la rive droite de l'Euphrate, à six heures de marche au-dessous du village de Béredjik, le voyageur remarque des monceaux de ruines et des débris de remparts qui indiquent évidemment la place d'une antique cité. Les Arabes indigènes les appellent Kalaat Djérablous ou « Forteresse de Djérablous. » Le village voisin, où les Fellahin habitent dans des huttes ou bien sous la tente, est appelé du même nom par les Arabes ; les Turcs l'appellent Djérabis.

Ce nom de Djérablous ou Djérabis est vraisemblablement une corruption du grec Hiérapolis, « la ville sainte, » la cité consacrée à la grande déesse asiatique Astarté.

Comme ces ruines se rencontrent sur le chemin des caravanes qui se rendent de Béredjik et des villes du haut Euphrate à la station commerciale de Balis ou de Meskeyne, elles ne pouvaient manquer d'être notées, aussi ont-elles été signalées de bonne heure par les voyageurs qui ont visité la Syrie septentrionale. Henry Maundrell les vit en 1697 et il les a décrites exactement dans la relation de son voyage[1]. Pococke les visita à son tour en 1747 et les décrivit encore plus longuement[2]. Il y a quelques années, quand le vicomte Pollington et le colonel Chesnay étudièrent le cours de l'Euphrate et du Tigre, elles attirèrent également leur attention. Mais aucun de ces explorateurs ne soupçonna la véritable

[1] H. Maundrell, *Voyage d'Alep à Jérusalem, avec le voyage à Bir, sur les bords de l'Euphrate et de la Mésopotamie*, traduction française, in-12, Utrecht, 1705.

[2] R. Pococke, *Description of the East*, 1745, t. II, p. 164-165. Il identifie Djérablous avec la Gerrhæ de Ptolémée et Bambouk avec l'ancienne Hiérapolis.

origine de ces ruines. Ce n'est qu'en 1874-1875 que M. J. H. Skene constata qu'elles recouvraient les restes d'une cité beaucoup plus ancienne que ne l'avaient supposé Maundrell et Pococke.

Pendant une visite qu'il fit aux Arabes nomades qui, au printemps, traversent l'Euphrate et campent dans la plaine de Sadjour, M. Skene apprit qu'on avait trouvé des pierres antiques dans les ruines de Kalaat Djérablous. Il se rendit sur les lieux et prit des mesures efficaces pour protéger les débris de sculptures qui avaient été exhumés.

Bientôt après, George Smith passa à Alep, se rendant à Ninive. Le consul britannique lui parla de Kalaat Djérablous et lui exprima l'opinion que c'était le site antique de la célèbre Carchamis. George Smith alla sur les lieux, il examina les ruines avec soin, il copia toutes les inscriptions qui étaient visibles, il étudia toutes les sculptures et tous les débris caractéristiques, et, après cet examen, il déclara à M. Skene qu'il acceptait pleinement son opinion. Il écrivit aussitôt en Angleterre que la capitale de l'empire héthéen venait d'être retrouvée. Ce fut la dernière grande découverte de l'assyriologue anglais, mort peu de temps après, non loin de là, victime de son dévouement pour la science[1].

Depuis lors, les Anglais ont exécuté des fouilles sur place et leurs résultats n'ont fait que confirmer l'identification proposée.

Les documents égyptiens parlent souvent de Carchamis, comme nous l'avons vu, mais les preuves principales de l'identité de cette ville avec Kalaat Djérablous nous sont fournies par les inscriptions cunéiformes, qui nous décrivent très exactement la situation des villes conquises ou possédées par les rois de Ninive : elles rendent pour la géo-

[1] Voir *Academy*, 4 novembre 1876, p. 454 ; Frd. Delitzsch, *Jahresbericht der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1879, p. 34.

graphie de leur époque et de leur pays les mêmes services que l'*Itinéraire* d'Antonin pour la géographie de l'antiquité classique.

Des détails contenus dans les documents d'Assurnasirpal (885 avant J.-C.) et de son fils Salmanasar (860 avant J.-C.), documents sur lesquels nous reviendrons bientôt, il résulte que Carchamis était située sur l'Euphrate, à peu de distance, au nord, de la rivière de Sagour, dont le nom s'est conservé dans le Sadjour moderne; à l'est de Halman, Halvan ou Alep et de Kharzaz, l'Azaz moderne; au sud de la terre de Gamgouma, dont le nom survit dans le Zeugma classique, aujourd'hui Balkis. Balkis est à deux heures au nord de Béredjik et commande un des gués les plus fréquentés de l'Euphrate.

La situation de Kalaat Djérablous correspond exactement à toutes ces données des inscriptions assyriennes : elle est à l'orient d'Azaz et d'Alep, sur la rive occidentale de l'Euphrate, à trois heures au-dessous de Sadjour, à six au-dessous de Béredjik. Une brique de Sargon (721 avant J.-C.), découverte en ces lieux, vient confirmer la démonstration. Elle prouve que ce monarque avait élevé des constructions à Kalaat Djérablous. Les annales de ce prince nous apprennent, en effet, qu'il avait pris Carchamis, l'avait incorporée à son empire et y avait bâti un palais pour le gouverneur assyrien qu'il y avait envoyé.

Enfin une autre découverte importante, celle des portes de bronze du temple de Balawat nous fournit une dernière preuve de l'identité de Djérablous et de Carchamis. Ces portes, l'un des monuments les plus précieux que l'on ait trouvés en Assyrie, sont couvertes de bas-reliefs, qui représentent les compagnons du roi de Ninive, Salmanasar III. Au milieu de scènes diverses, on voit le plan de plusieurs des villes prises par le roi assyrien et parmi ces villes figure Carchamis. Quoique les plans dressés par les

artistes ninivites ne soient pas exécutés avec une habileté irréprochable, quoiqu'ils soient traités en partie d'une manière conventionnelle, ils sont néanmoins exacts dans leur ensemble. Or, l'étude comparée du plan assyrien de Carchamis et des ruines de Djérablous établit leur identité. Il ne peut donc plus rester de doute sérieux sur le véritable site de la vieille cité héthéenne[1].

Ce point une fois établi, il nous est facile, en nous transportant sur les lieux, de faire revivre un moment l'antique Carchamis. Sa forme était assez irrégulière. Elle n'égalait en étendue ni la grande Ninive ni Babylone plus grande encore : elle n'avait pas trois kilomètres de longueur; la cité proprement dite était, comme Cadès, de dimensions restreintes, mais ses faubourgs se prolongeaient au loin, dans la direction du sud, sur les rives de l'Euphrate, où l'on a retrouvé des traces d'ouvrages d'irrigation.

Carchamis était surtout une place forte et ceux qui en avaient dirigé la construction avaient fait preuve d'une grande science stratégique. L'Euphrate jouait autour de celle place presque le même rôle que l'Oronte autour du Cadès. Elle avait une forme oblongue, quoique irrégulière, et elle était bâtie de telle sorte que ses quatre angles correspondaient à peu près exactement aux quatre points cardinaux; l'Euphrate l'enveloppait au nord et au sud-est; des murailles la protégeaient à l'ouest et au nord-ouest.

L'acropole était construite sur le mur nord-est et commandait le grand fleuve qui baignait ses pieds. Ses ruines s'élèvent à trente mètres au-dessus du niveau de l'eau et couvrent les deux tiers de la partie nord-est de la ville.

Du haut de cette forteresse, la vue s'étendait au loin sur la plaine, sur les deux rives de l'Euphrate, et il était facile de surveiller les moindres mouvements des caravanes ou

[1] *Carchemish*, dans *The Times, weekly edition*, 20 août 1880, p. 2-3.

des armées. Elle ne constituait pas d'ailleurs l'unique défense de la ville. Dans la direction du nord et du sud, on voit encore aujourd'hui un grand nombre de ces monticules que les indigènes appellent « Tell. » Ce sont les ruines d'anciennes tours qui servaient d'avant-postes et dont les signaux annonçaient aux habitants de Carchamis l'approche du danger. Dans la direction du sud-ouest, on remarque une ligne de ces Tells, qui indique la route fameuse conduisant de la ville héthéenne à la mer d'Occident, c'est-à-dire à la Méditerranée[1]. Elle a vu passer plus d'une fois les armées égyptiennes et assyriennes, les soldats de Sargon et de Sennachérib, du pharaon Néchao et de Nabuchodonosor.

La ligne des remparts est encore facile à distinguer, ainsi que l'endroit où étaient percées les portes qui donnaient accès dans la ville. La porte principale était dans le mur sud-ouest, à peu de distance de l'angle occidental des remparts. L'énorme quantité de débris amoncelés en cet endroit montre qu'il y a eu là une grande entrée flanquée de tours. On y voit de nombreux fragments de corniches, de chapiteaux et de bases de colonnes; mais tous ces fragments sont de travail romain et les restes de la ville d'Hiérapolis bâtie sur les ruines de Carchamis. Au milieu de ces pierres moins anciennes, on en remarque de plus antiques, transportées d'ailleurs et ayant appartenu à des édifices détruits. On n'a pas encore fait de fouilles pour mettre à découvert les fondations de la porte héthéenne.

Dans les murs du nord-est, la grande porte, à en juger par ce qui apparaît encore au-dessous du sol, était aussi très large, mais moins fortifiée; on y rencontre moins de débris.

Les remparts, dans la partie occidentale du mur, sont très

[1] *The Times, weekly edition,* 20 août 1880, p. 3.

forts : ils s'élèvent à une hauteur de huit à neuf mètres. Le nord-est était protégé par un petit ruisseau, que les Bédouins appellent aujourd'hui Aïn-el-Bedder; son lit avait été profondément creusé et converti en fossé[1].

La première mention historique de Carchamis se trouve dans les annales du pharaon Thotmès III[2]. Il étendit son empire jusqu'à Ninive, comme nous l'avons vu plus haut[3]. Son officier Amenemheb y accomplit des exploits[4].

Le poème de Pentaour et les autres monuments du règne de Ramsès II nous apprennent que Carchamis avait fourni son contingent à l'armée de Motener pour attaquer les Égyptiens[5]. Ses soldats figurent aussi dans l'armée qui chercha à envahir l'Égypte sous Ramsès III[6].

A cette époque, la grande ville de l'Euphrate ne jouait qu'un rôle secondaire dans l'empire héthéen; quand nous la voyons reparaître plus tard, pour la première fois, dans les documents cunéiformes, elle n'est plus vassale de Cadès, mais tout à fait indépendante.

L'influence des Héthéens sur toute la Syrie est si considérable, lorsque les Assyriens entrent en scène, qu'on donne alors à tout le pays le nom même de ce peuple, Ḥatti. Le premier roi ninivite qui nous fournisse sur eux des renseignements, Téglatphalasar Ier, vers 1130, pendant la période des Juges d'Israël, nous apprend que la domination des Ḥatti s'étendait alors depuis le Liban jusqu'à l'Euphrate,

[1] *The Times, weekly edition,* 20 août 1880, p. 3.

[2] Thotmès Ier avait fait sa première campagne contre la Syrie et laissé sur les bords de l'Euphrate, probablement dans les environs de Carchamis, des stèles qui attestaient ses victoires; malheureusement le récit de ses exploits n'est pas parvenu jusqu'à nous. De Rougé, *Annales de Thotmès III,* p. 17.

[3] Voir plus haut, p. 363.

[4] Brugsch, *Geschichte Aegypten's*, p. 339. Cf. plus haut, p. 363.

[5] Voir plus haut, p. 367.

[6] Voir plus haut, p. 383.

comme au temps de Ramsès Ier. Les tribus araméennes leur étaient soumises; Pethor, la patrie de Balaam, située au confluent de l'Euphrate et du Sadjour, était tombée en leur pouvoir; ils commandaient en maîtres jusqu'au Pont Euxin. Les Colchidiens et les Oroumiens, qui habitaient la Cappadoce, étaient tributaires du roi de Carchamis et lui avaient fourni quatre mille hommes de troupes.

Les Héthéens étaient donc à l'apogée de leur gloire. Désormais leur puissance ira en déclinant, jusqu'à ce qu'elle s'éclipse enfin totalement. Téglatphalasar Ier lui porta les premiers coups. Voici ce qu'il dit dans l'inscription du prisme.

IX. Je suis Tuklatpalasar, le guerrier illustre...

X. J'ai soumis le vaste pays de Subair... Pendant cette expédition,... quatre mille hommes des Kaskaya et des Hurunuya, tribus rebelles des Ḥatti, qui s'étaient emparés des villes de Subarta, attaché au culte d'Assur, mon Seigneur, ne reconnurent pas la dépendance de Subarta. La terreur de mes armes les saisit. Ils ne combattirent pas, mais se soumirent à mon joug. Je pris leurs biens et cent-vingt de leurs chariots propres au joug et les donnai aux hommes de mon pays[1].

XXIV. Je suis Tuklatpalasar,... celui qui règle la victoire dans les combats.

XXV. Dans l'adoration du dieu Assur, mon Seigneur, j'ai réuni mes chars et mes guerriers; j'ai fixé une année et un jour propices d'après un songe que j'avais eu, et j'ai marché sur le pays d'Aram, qui ne reconnaissait pas le dieu Assur, mon Seigneur. Je me suis avancé du pays de Sukhi jusqu'à la ville de Kar-Kamis, au pays de Ḥatti (la Syrie), j'ai fait le trajet dans un seul jour. J'ai fait un grand carnage; j'ai enlevé leurs esclaves, leurs biens, leurs propriétés, sans nombre. Les débris de leurs armées, qui s'étaient soustraits à la puissance du dieu Assur, franchirent le fleuve Purat (l'Euphrate), je les poursuivis sur des radeaux, je franchis le fleuve Purat (l'Euphrate) et j'occupai six de leurs villes dans le pays de Risri, je les livrai aux flammes, je les démolis, je les détruisis

[1] *Records of the past*, t. v, p. 12.

et j'apportai leurs dépouilles, leurs biens et leurs propriétés dans ma ville d'El-Assur[1].

Après cet événement, il se fait autour du nom de Carchamis un long silence. Nous avons déjà vu[2] que du temps de Joram, roi d'Israël, les Syriens redoutaient beaucoup les armes des Héthéens. Vers le temps d'Achab, père de Joram, les monarques ninivites commencèrent à reprendre la route de l'Occident que leur avait indiquée pour la première fois longtemps auparavant Téglatphalasar Ier.

La prise de Carchamis, qui gardait le passage de l'Euphrate, était le commencement obligé de toutes les campagnes contre la Syrie. De même que la possession de la Palestine était autrefois indispensable aux pharaons pour entreprendre la conquête de Cadès et de la Mésopotamie, de même la possession de Carchamis était nécessaire maintenant aux rois de Ninive pour attaquer en sécurité Aram et la Phénicie. Quand cette ville était tombée au pouvoir des Assyriens, tous les pays des bords de la Méditerranée, au sud du Liban, étaient menacés; la Palestine elle-même avait tout à redouter. C'est ainsi que le sort d'Israël était toujours lié, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, à celui des Héthéens. A partir de l'époque d'Achab, le royaume de Samarie ne put être tranquille, du côté de l'Assyrie, que tant que Carchamis fut libre. L'invasion était proche, quand les soldats d'Assur étaient entrés dans les murs de la forteresse de l'Euphrate. Lorsque Samarie tomba enfin sous les coups de Sargon, pour ne plus se relever, le royaume héthéen de Carchamis vit aussi sonner sa dernière heure, et ce fut le même roi Sargon qui mit fin au royaume d'Israël et à l'indépendance de Carchamis.

[1] Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 42-43. Cf. Rawlinson, *Records of the past*, t. v, p. 18. Voir aussi § XXXI, p. 20.

[2] Voir plus haut, p. 346.